

qui oblige même ceux qui la contrediraient à reconnaître chez son auteur un esprit élevé et une grande puissance d'intelligence. Dût-elle ne pas conduire à d'autres conséquences, cette étude originale des concrétions fibrineuses des veines et de leurs migrations dans les voies ouvertes au sang veineux serait d'un intérêt incontestable.

(*Archives générales de médecine*, 1857.)

L'ÉCOLE PHYSIOLOGIQUE ALLEMANDE.

L'école physiologique française a disparu, laissant après elle le souvenir déjà presque effacé d'une de ces erreurs brillantes qu'enfante un homme de génie, qu'il soutient artificiellement par l'éclat de sa parole ou de ses écrits, mais qu'il ne saurait faire vivre d'une vie durable. Née du système de Brown, quoiqu'elle reniât volontiers son origine, elle devait à la grande doctrine du pathologiste écossais ses côtés les plus résistants. Brown a été et est encore peut-être le médecin dogmatiste de notre temps qui a exercé sur le mouvement des esprits la plus puissante influence.

Pendant que le physiologisme s'éteignait chez nous ou se transformait assez profondément pour récuser son nom, il gagnait du terrain en Allemagne, et loin de déchoir, il attirait à lui les hommes les plus distingués des jeunes générations. Nous avons déjà plus d'une fois signalé cette direction, chaque jour mieux accusée, de la médecine allemande; une occasion se présente d'y revenir, et nous ne la laisserons pas échapper sans lui consacrer au moins une courte mention.

Le physiologisme allemand ne descend pas du nôtre, même en ligne indirecte; il a son point de départ non pas dans un système pathologique, mais dans une idée philosophique plus relevée; s'il est à peu près contemporain de Broussais, la coïncidence est le fait d'un hasard; mais c'est en vain qu'on chercherait à établir entre les deux doctrines une filiation. L'école physiologique de l'Allemagne appartient, comme la nôtre, à l'époque où l'esprit de réformation, dont on a fait à Bacon un honneur assez

deux noms sont synonymes, raisonne comme un naturaliste qui nierait l'individualité de chaque espèce animale. L'espèce vivante, quelle que soit la singularité de sa forme, de ses mœurs, de ses organes, n'existerait que parce qu'elle a les caractères propres à l'animalité. La définition générale de la vie animale comprendrait toutes ces diversités, qui seraient autant de ses manières d'être, mais qui n'auraient pas d'existence propre ; de même, pour continuer la comparaison, les maladies ne sont que des modes d'expression de la vie régulière. Si on a distingué la maladie et la santé, c'est qu'on n'avait pas remonté assez haut, et qu'on n'avait pas accordé à la formule générale de la vie humaine la large compréhension qui lui appartient. Il n'existe donc pas plus de maladies qu'il n'existe de pathologie, et la physiologie, science de la vie de l'homme, embrasse à un seul titre toutes les modifications auxquelles la vie est sujette.

Que faire alors de ce farrago d'espèces morbides, de germes morbides, de maladies spécifiques, de produits hétérologues, etc. ? Le rejeter dans le passé scolastique, où reposent déjà justement oubliées tant d'inventions imaginaires. Et ainsi partis d'une donnée tout autre que celle de Broussais, les physiologistes allemands finissent par se rencontrer avec lui dans un mépris commun pour l'ontologisme médical.

Les groupes de symptômes que l'on donne pour des maladies, disait Broussais, sont des abstractions métaphysiques, ce sont des entités factices, et tous ceux qui étudient la médecine par cette méthode sont des ontologistes. Considérer les entités morbides factices comme des puissances malfaisantes qui agissent sur les organes et les modifient, en y produisant tel ou tel désordre, c'est prendre les effets pour les causes, c'est faire de l'ontologie ; seulement Broussais, plus ardent, n'admet personne au partage de sa réforme. La découverte de cette ontologie médicale, qui s'opposait, depuis le commencement des siècles, à ce que la médecine figurât au rang des sciences, est ma propriété, s'écrie-t-il, dans la préface de son *Examen des doctrines* ; je n'en ai trouvé le germe dans aucun ouvrage. Et, comme pour éteindre

un remords dans sa conscience scientifique, il accuse Brown, aussitôt après avoir lancé un trait de lumière, de s'enfoncer, lui aussi, dans les ténèbres de l'ontologie.

Énoncée plus ou moins catégoriquement, adoptée plus ou moins sciemment par les médecins, la doctrine physiologique règne en Allemagne depuis le commencement de ce siècle ; rien ne serait plus aisé que de suivre sa trace, ou, si on nous passe le mot, de marquer ses étapes : qu'on prenne chacun des traités généraux qui se sont succédé depuis cinquante ans, et on retrouvera à peu près infailliblement la même théorie.

La première phrase de la *Pathogénie* de Naumann, alors professeur à Bonn, est ainsi conçue : « La santé et la maladie ne sont pas différentes quant à leur nature, mais quant à leur forme (1). Ces deux états supposent une organisation en activité ou un organisme animé par la vie, et ne peuvent se rapporter qu'à lui. Plus les conditions nécessaires aux manifestations vitales se développent librement, plus la vie apparaît sous la forme de la santé ; si ces conditions sont entravées, les manifestations vitales prennent le nom de *phénomènes morbides*. Quoi qu'il advienne, les conditions de la vie, dans leur essence propre, restent toujours identiques ; mais les phénomènes apparents par lesquels elles se manifestent sont incomplets, suivant le degré de résistance que d'autres agents sont venus apporter à leur libre action. »

La *Pathologie générale* de Henle (1847), qui a exercé une si notable influence, n'est, dans sa première partie, que l'exposé dogmatique et critique de la même doctrine physiologique, au service de laquelle l'illustre professeur d'Heidelberg a mis sa sagacité, la lucidité de son esprit, et l'éloquente concision de son style. A Vienne, comme dans le Nord, l'exemple a été contagieux. Rokitansky, non moins ardemment convaincu que ses devanciers ; de même que le savant auteur du *Manuel d'anatomie pathologique* a brûlé, dans sa seconde édition, ce qu'il avait adoré dans la première, en sacrifiant sur l'autel de la micrographie, de même il a

(1) *Pathogénie*. Berlin, 1840.

renié ses vieilles croyances pathologiques pour se faire physiologiste. Lui qui avait soutenu l'existence des productions hétérologues dans l'économie, qui, non content d'adopter les espèces déjà décrites, en avait créé de nouvelles, il proclame qu'il ne croit même plus aux maladies ; et, dans un style plus clair que Naumann, il soutient l'identité des phénomènes physiologiques et pathologiques.

Voilà donc la théorie bien et dûment établie ; elle a pour elle la longue succession des médecins qui l'ont adoptée, l'autorité de noms illustres ; elle compte des adeptes partout et ne se discute plus. Il ne lui manque qu'une dernière épreuve, celle à laquelle a succombé l'ingénieux système de Broussais : l'application au lit du malade.

Tant que ces grands principes ne sortent pas de la sphère des conceptions philosophiques, ils ont l'heureuse chance de s'approprier tous les faits nouveaux qui viennent à se produire, à peu près comme ces souverains qui, dans les lointains de l'histoire, bénéficient des découvertes accomplies sous leur règne. Plus tard, si la doctrine a péché ou par ses premiers éléments ou par ses exagérations, on s'aperçoit qu'elle était une erreur au moins inutile, et qu'une génération a perdu son temps à essayer d'en faire sortir le progrès.

Nous n'avons voulu ni exposer ni encore moins critiquer le physiologisme allemand ; mais le traité du professeur Frerichs (1) nous fournit l'occasion de le considérer à l'œuvre, sans en discuter les principes : c'est, en somme, une façon de critique qui, tout incomplète qu'elle est, en vaut parfois bien d'autres.

Le professeur Frerichs jouit d'une réputation justement acquise, et qui lui a valu d'être appelé à l'enseignement de la clinique médicale à Breslau. Ses remarquables travaux sur la maladie de Bright, ses recherches de physiologie expérimentale, le placent aux premiers rangs des pathologistes de notre temps ; il appartient d'ailleurs sans réserve à l'école physiologique con-

(1) Frerichs, *Klinik der Leberkrankheiten*, 1858.

temporaine, et il le déclare, dans sa préface, avec l'orgueil légitime d'un homme convaincu qu'il tient enfin la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

« Tout le monde, dit-il, s'accorde à reconnaître aujourd'hui que la science de la vie est une et indivisible ; que ses diverses manifestations en santé ou en maladie ne sont séparées par aucune ligne de démarcation véritable ; et que les mêmes lois s'imposent aussi bien à la maladie qu'à la santé. Aussi doit-on appliquer aux deux états les mêmes méthodes d'expérimentation rigoureuse. Il n'est pas douteux qu'en suivant cette direction, qui n'est pas neuve, mais qui n'a jamais été acceptée si résolument, ni poursuivie avec tant de moyens, on a fait de grandes choses. Les points de vue généraux ont gagné en simplicité depuis qu'on a cessé d'isoler la maladie des autres manifestations vitales, comme un quelque chose d'étranger qui aurait son existence indépendante. Les processus pathologiques sont devenus plus intelligibles depuis qu'on les a fait rentrer dans les lois de la physiologie. »

Le professeur Frerichs accorde qu'avec la méthode nouvelle, chacun circonscrivant à son gré le champ de son expérience, les faits ainsi recueillis sont des trésors difficiles à classer ; mais il s'en console par cet aphorisme philosophique, qu'il en est ainsi dans bien d'autres choses, et que *suo quisque delectatus studio alterum contemnit* : bonne maxime à retenir en passant pour ceux qui ont oublié qu'on n'adopte pas impunément un parti doctrinal, et que la moindre des conséquences est de vous faire mépriser toutes les autres manières de voir.

Le savant professeur ne se dissimule pas les conséquences de la direction qu'il préconise relativement à la clinique et à la pratique médicales. Les cliniciens ont dû se résigner à apporter à la médecine un concours bien moins efficace que ceux qui cultivaient les sciences accessoires ; celles-ci ont dominé toute la littérature, et par leur activité à peu près exclusive, elles ont étendu dans une immense mesure la lacune qui sépare la science de la pratique.

Entre ces deux tendances, il fallait opter, et le D^r Frerichs n'hésite pas un instant. Pour lui, la médecine scientifique est le seul et unique fondement de la clinique; elle procède librement et sans tenir souci de l'utilité que la pratique retire ou non de ses enseignements: de même que la physique et la chimie n'ont porté fruits que le jour où elles se sont mises à l'œuvre sans tenir compte de l'application, de même la médecine marche devant elle, indifférente à ses résultats à venir. Jusque-là la méthode semble radicale et rigoureuse; mais les contours, en apparence si nets, s'effacent singulièrement quand il s'agit de préciser l'objet même de la clinique. La clinique a pour mission, dit l'auteur, en propres termes, de concentrer dans un foyer les faits constatés par les divers modes d'investigation; elle contrôle et elle complète les résultats partiels auxquels avait conduit la division du travail; elle ne s'arrête pas aux groupes plus ou moins artificiels de symptômes, mais elle embrasse l'individu dans son entier.

Voilà certes un programme physiologique d'une assez vague compréhension pour que le D^r Frerichs ait à peine le droit d'ajouter, comme il le dit en terminant, que ces règles sont plus faciles à énoncer qu'à suivre fidèlement.

Dans cette déclaration de principes faite par un homme éminent, la donnée fondamentale est toujours la même: la vie n'obéit qu'à une loi invariable qui régit à la fois la maladie et la santé. Ces deux états, abstraits par une disjonction mal fondée, sont des parties inséparables d'un seul tout. C'est là un axiome qui paraît n'avoir pas besoin d'autre démonstration et qui a le mérite de ne plus compter que des adhérents.

Mais, à côté de l'axiome vrai ou faux, se glisse un sophisme auquel les vieux rhéteurs donnaient un nom, et qu'on retrouvera chez presque tous les partisans du physiologisme contemporain, si on se donne la peine de le chercher. La preuve que la physiologie et la pathologie doivent être confondues, c'est que toutes deux profitent des mêmes moyens d'investigation, c'est que la chimie et la physique ont à la fois, et au même titre, contribué

à l'avancement de la science de l'homme sain et de l'homme malade; ce qui prouve que la vie est une: la santé comme la maladie se composant d'une série d'actions et de réactions physico-chimiques, et ces actions et ces réactions ne pouvant se retrouver à la fois dans la santé et dans la maladie que si ces deux états sont foncièrement identiques. Faites un pas de plus, et vous aurez l'école de Liebig, si impitoyable dans sa logique, qu'elle a fait reculer les médecins les plus croyants devant l'énormité de ses conséquences; faites un pas en arrière, et vous en serez réduit à consentir à la clinique le mandat assez original que lui assigne le professeur Frerichs, celui de faire converger les rayons.

Encore une fois nous ne discutons pas les généralités; mais, quand on met toute la tradition médicale juste sur le même rang que les fantaisies des alchimistes en quête de la pierre philosophale, quelles si consolantes compensations daigne-t-on nous octroyer?

Le professeur Frerichs n'a pas essayé les voies détournées. Il eût pu choisir, pour type de son étude du tout substituée à celle des symptômes, quelque maladie d'une facile interprétation; il s'est tout au contraire attaqué aux affections les plus obscures, à celles où pouvait le mieux briller par conséquent l'éclat de la nouvelle école: il a traité des maladies du foie. Bien que le premier volume seul ait paru jusqu'à présent, il donne, par la nature même du sujet, ample matière à une analyse critique.

Au point de vue de l'école physiologique, la première indication devait être de montrer que notre médecine d'hier, qui semble remonter aux âges héroïques, était dans une fausse voie; que l'école nouvelle, construisant sur de tout autres bases et laissant de côté les superfétations de la pratique, instituait un mode de science méconnu jusque-là. L'introduction historique, ainsi prise de haut, offrait un vif intérêt de curiosité, qui se trouve déçu dès les premières lignes. Le professeur Frerichs, après avoir tant exalté le présent à la plus grande humiliation

contestable, envahissait la science. L'empirisme médical du passé, représenté avec tant d'autorité par les maîtres allemands des deux derniers siècles, paraissait avoir épuisé ses forces ; il fallait substituer du nouveau à la tradition. L'école physiologique reprit à son profit une direction dont la vieille médecine était dépossédée.

Il serait facile de montrer que la pathologie ne fit là, comme en tant d'autres circonstances, que suivre un mouvement dont l'impulsion venait d'ailleurs. Elle n'eut pas même en Allemagne le mérite d'appliquer à ses études spéciales des principes plus généraux ; Schelling lui avait évité cet effort en traçant, à sa manière, les règles qui président à la vie et à ses manifestations. Depuis lors, et quelque zèle que les médecins aient dépensé dans les recherches de détail, les principes n'ont guère varié ; seulement, en Allemagne comme ailleurs, malgré l'érudition dont on aime à faire montre, la science est volontiers ingrate : aussi a-t-on depuis découvert plus d'une fois ce qui n'était plus à découvrir.

Le dogme actuel du physiologisme est déjà tout entier dans ce passage de Reil, que nous traduisons presque textuellement, et qu'on croirait emprunté à la dernière édition de la pathologie générale de Henle (1).

Après avoir critiqué quelques-unes des définitions de la maladie, Reil ajoute : « On a cherché à arriver par abstraction à la notion de la maladie, en établissant une sorte d'état abstrait auquel on a donné le nom de santé, et en le représentant comme le type de l'état normal qui devait servir à juger l'anomalie. Mais c'est un préjugé de croire que la santé répond à une forme d'existence une et toujours identique. La santé est aussi multiple que les individus ; elle n'a pas pour caractère la plus haute perfection des parties ou du tout, mais elle réside dans l'harmonie toute relative qui fait que l'individu se conserve, lui et son espèce, pour un laps de temps déterminé. Un enfant serait malade, s'il

(1) *Von dem Grunde und Erscheinung der Krankheit*, t. I, p. 287 ; 1815.

avait des organes génitaux aussi développés que ceux d'un adulte. Il n'existe pas d'animal dont on puisse dire que chacun de ses organes a acquis la souveraine perfection. A l'âge viril, l'homme est en fait parvenu au summum de sa force et de sa perfection ; mais il n'en a pas moins la santé, qu'il soit enfant, femme ou vieillard. La fatigue qui succède à l'effort n'est pas une maladie. Probablement existe-t-il beaucoup d'états du même ordre qui sont, suivant les circonstances, rapportés tantôt à l'état sain, tantôt à l'état malade. Comme nous n'avons pas de mesure absolue, mais seulement une mesure relative de la santé, chaque médecin la détermine à son gré dans le cas qui s'offre à son observation ; il existe donc entre la maladie et la santé des points intermédiaires où toutes deux marchent de front. »

La maladie n'a donc pas plus de réalité que la santé ; toutes deux répondent à des termes abstraits et variables suivant les convenances ou les conventions. Cependant il est impossible de s'arrêter à cette sorte de négation et de déclarer que l'homme n'est jamais ni bien portant ni malade ; Reil et son maître n'étaient pas hommes à se jeter ainsi tête baissée dans ce scepticisme absurde. Pour donner une existence vraie à ces deux termes isolés arbitrairement, ils les firent rentrer tous les deux dans une notion qui doit les réunir et dont ils auraient été détachés par un artifice logique ; ce quelque chose de supérieur, de réel, d'existant par lui-même et sans abstraction, ce fut la vie. La maladie a, pour parler le langage du temps, les mêmes *facteurs* que la vie ; elle est une manière d'être de la vie. Reil ajoute qu'elle est une manière d'être anormale.

Supprimez cette épithète, qui, à elle seule, constituerait tout un système, et vous avez la formule générale de l'école physiologique allemande.

Peut-être, puisqu'il est accordé, on ne sait trop pourquoi, que les Allemands vivent dans les plus nuageuses conceptions, une comparaison empruntée à un autre ordre de faits rendrait-elle l'idée mère plus accessible.

L'école physiologique allemande ou l'école rationnelle, car les